Le temps de la pluie

Serge Gavronsky

Volume 6, numéro 2 (31-32), mars-avril 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59907ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gavronsky, S. (1964). Le temps de la pluie. *Liberté*, 6(2), 144–150.

SERGE GAVRONSKY

Le temps de la pluie

I

La route de Pusan à Panmunjon
est flanquée de rizières
de fruitiers et de villages
en paille

La femme secoue le poivre
sur un paillason d'été
en longs mouvements égaux
le temps passe comme les années

Le vieillard marche avec sa pipe d'opium
son pas d'une lenteur monumentale
trouble à peine la cendre

Un camion chargé de soldats
soulève une rafale de poussière
seule la putain
sort de ce nuage
grise comme une voile

La route est plus longue que d'ordinaire

II

Sur la montagne sans arbres
le vieillard
fête la mort

Les autocars viennent de la ville déposer
les parents et les enfants qui pour la première fois
connaissent la couleur blanche et la montagne

De loin les marcheurs agitent des fantômes
les camions se perdent dans leurs manteaux.

La mort aujourd'hui est enguirlandée
dans les rizières les paysans
la boue jusqu'au genou
tirent une nourriture en grain
la montagne se reflète
dans leur cimetière de riz

III

Il pleut

Il n'y a plus d'égouts
de maisons en paille
de rivières dociles
de bords ou de bateaux

La forêt respire
et les champs
ont disparu
le ciel est noir
frappe comme une porte

Le lendemain
il fait tranquille

Le vieillard s'accroupit
attend l'autocar
si la route est bonne
il ira en ville
voir sa grande fille

Un siècle
il pleut
la guerre
a détruit
maman

Quand il n'y a pas de soleil
le linge sèche au feu
où le riz et le kimchi bouent
on travaille ici
près de l'enseigne
dort le chien noyé

IV

Laisse la boue couler sur la pierre
une femme s'agenouille
bat sa robe
blanche couleur funèbre
blanche couleur de vieillesse

Dans la rizière un boeuf se traîne
derrière lui un coréen
attelé à la terre

La route disparaît dans la pluie
interminable
des mois où le ciel se cache
dans une baignoire

La ville est lointaine
où les fruits se vendent
les belles filles

V

Le jour de fête on n'ira pas à l'école
en face de la grande porte de l'Est
du marché noir on dansera
les drapeaux qui flottent
ne sont pas les nôtres
ni les camions
dans lesquels nous irons
chanter sur le boulevard
défilant devant l'hôtel de ville

le matin
les filles se peignent
en blanc et en drapeau
elles marchent toutes droites
leurs banderoles croisées
le sourire est défendu

Et les garçons de tous les quartiers
en bleu s'amassent près de l'ambassade
les jeeps et leurs antennes fouettent
la foule qui bloque la rue
sur chaque coin
un bouquet de têtes se penche

Le jour de fête on n'ira pas à l'école
dans la rue de l'Opéra on boira
tard dans la nuit sale de papier
de drapeaux déchirés et de bruit

Où vas-tu?
dans la campagne la police
regarde même le vieillard
quel est ton chemin?
y a fête demain

VI

La pluie dégouline le long du mur
dans le restaurant il y a une odeur
de moisi. Nous sommes assis par terre
sur des tatamis humides mangeant du riz
c'est la saison du calme effroyable
qui dure

La fille dans son coin
nous regarde fixement
ses yeux sont des lumières
elle attend son père
l'automne
et la marée basse du ciel

VII

La nuit est une flaque
une annonce de bistro

Séoul dans son foulard
de kaki
se déshabille sur ses trottoirs

Petit garçon qui cire
les bottes des militaires
et vole des cigarettes
il dort sur la pierre

L'hôtel accueillant
ouvre ses paupières
dehors les femmes
les parapluies

VIII

Défense de coucher avec les putains
avant huit heures le soldat mange
il rêve de sa bagnole

La ruelle est pleine
de boue et de soldats

La police militaire passe en vitesse
le soir
à Séoul, à Pusan, à Inchon
et dans les camps
les tentes suivent le courant
une botte
une chemise
la voiture s'arrête

Il dort sur une poitrine maigre
entouré de longues jambes brunes
et de cheveux noirs en nattes
Chacun son rêve

la lune semble être
celle de sa jeunesse

IX

Samedi jour de liberté
J'irai visiter
toutes les coquettes
qui viennent de Pusan

Maison délabrée
porte toute nouvelle
corridors sans fin

De loin on entend la musique
l'après-midi est balayé
sous une couche de maquillage

Les Turcs s'emmènent en ville
serrés sur les banquettes
les hommes affamés

Nettoyez les chambres
vos pupitres
n'oubliez pas les draps
et le pot de nourriture

J'aime le riz le matin
avec une tasse de thé

X

Aide-moi
j'ai une lettre d'Amérique
la photo est d'un petit coquin
(il a l'air presque américain)
avec cette couleur
mon père m'a foutu à la porte
j'avais treize ans
je portais un paquet sur la tête
longeant la rizière de mon père
j'ai perdu la foi en l'homme
il était noir
et il m'a aimé
une demi-heure
déjà la nuit tombe mouillée
et j'ai marché jusqu'à Séoul

XI

Le vent de Mokpo amène des averses
le vent de la mer de Chine
le vent de l'Est
celui du Japon
le niveau inonde la terre imperméable
tout se perd sous cette mobilité placide
seules deux rangées d'arbres dépassent
marquant de leurs troncs
une route sous-marine.

Serge GAVRONSKY